

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

054
M 573

LE MENESTREL.

Canadians

PARTIE LITTÉRAIRE

Vol. II.

Quebec, 16 Janvier, 1845.

No. 3

LA

MAIN DES LA MADONNE

CHRONIQUE VENITIENNE.

(Suite et fin.)

Giuseppe parvint à éviter l'étreinte désespérée de l'inconnu qui s'efforçait de l'entourer de ses bras. Tous deux se saisirent à la gorge d'une main, tandis qu'ils se soutenaient de l'autre sur les flots.

Cet affreux duel durait depuis quelques minutes, lorsqu'un bruit d'avirons qui frappaient l'eau en cadence régulière, annonça l'approche d'une gondole de la république. Les cris étouffés de l'inconnu qui perçait sous les doigts d'airain de Giuseppe, guidèrent vers le lieu du combat les gardiens du port qui faisaient dans ce moment leur première ronde de nuit, et les deux combattants furent retirés de l'Adriatique à l'instant où le passager rendait le dernier soupir.

Le gondolier, dans les premiers moments de son trouble, répondit mal aux questions de l'officier de ronde. Lorsqu'il eut repris ses sens, il essaya d'établir son innocence en racontant les faits tels qu'ils s'étaient passés. Mais était-il

probable qu'un gondolier eût été attaqué sans motifs par un homme qui paraissait d'un rang élevé, à en juger par son costume? N'était-il pas plus naturel de supposer que le gondolier avait assassiné le passager, dans le but de le dépouiller ensuite? Les formes athlétiques de Giuseppe, l'habitude mélancolique de ses traits, qui leur donnait parfois et dans ce moment même une apparence sinistre; puis l'heure avancée et la solitude du Lido, tout semblait accuser le malheureux du crime dont il avait failli devenir la victime.

Lorsqu'il fut avéré qu'une ardente jalousie avait existé entre la victime et son meurtrier, on ne douta plus que la mort du gondolier ne fut le résultat d'un guet-apens. La mauvaise réputation de Giuseppe rendit vaines toutes ses protestations d'innocence. Toutefois, comme aucune preuve ne démontrait la préméditation du meurtre, et que d'ailleurs le crime n'avait aucun caractère politique, les juges se bornèrent

rent à condamner le prétendu coupable aux travaux des galères.

Giuseppe languissait depuis près d'une année sur un des navires de la république, lorsque le hasard lui fournit l'occasion d'acheter sa liberté en sauvant la vie d'un sénateur qui était tombé dans la mer en regagnant sa gondole.

Ce patricien, l'un des membres les plus influents du corps qui gouvernait l'Etat, demanda et obtint facilement la grâce de Giuseppe ; puis il lui donna les moyens de continuer son métier de gondolier lorsqu'il fut libre. Souvent Giuseppe fut admis à l'honneur de conduire l'excellence dans son canot lorsque des affaires secrètes ne lui permettaient pas de se servir de ses gens. Il arriva même que quand le sénateur eut éprouvé l'inviolable discrétion et l'intelligence de son protégé, il lui donna parfois des missions qui supposaient de sa part une confiance absolue. Dans aucune circonstance Giuseppe ne laissa transpirer la moindre parcelle des affaires qui lui étaient confiées, et le nom même de son patron ne s'échappa jamais de sa bouche. Les gondoliers du Rialto, qui n'ignoraient pas qu'un appui secret mais formidable protégeait leur ancienne victime, cessèrent de le poursuivre de leurs calomnies et de leurs injures. Giuseppe acquit même au milieu d'eux le degré d'autorité et de respect que l'injuste populace accorde à l'élévation mystérieuse et au crime impuni.

Sur ces entrefaites, le père de Maria était mort. Aucun gondolier n'osait élever de prétentions à la main de la jeune fille, dans la crainte d'avoir à se mesurer avec le terrible Giuseppe, et la signora Barileta était réduite à l'affligeante alternative de donner sa fille à un homme deux fois proscrit par la justice de Venise, ou de voir son enfant condamnée à la tristesse d'un éternel célibat.

Si la jeune Maria avait été consultée, pour trancher cette importante difficulté, le résultat de l'affaire n'eut pas été douteux, car la fille de la sage femme voyait tous les soirs une barque stationner à l'angle du canal qui conduisait à

leur maison. Celui qui la montait ne risquait jamais un signe d'intelligence ; cependant Maria savait que le gondolier, dont le visage était invariablement tourné du côté de sa croisée, n'était autre que Giuseppe, dont l'immobilité traduisait au quelque sorte la constance. La jeune fille savait comprendre ces indices muets d'une passion persévérante, et son cœur la payait en secret d'un retour sincère. Mais elle n'osait pas confier à sa mère le sentiment qui l'entraînait vers Giuseppe ; elle se souvenait trop bien de la terreur que sa présence et sa demande avaient répandue autour d'elle. Maria, qui voyait sa mère pâlir au seul nom de son amant, ne se sentait pas le courage d'avouer à la signora que cet homme dédaigné par les uns, haï par les autres, redouté par tous, était l'amant qui savait lui plaire.

Mais ce secret que la candide enfant s'efforçait de cacher, n'en était plus un pour la signora Barileta. Depuis longtemps la clairvoyante matrone avait intercepté et compris les regards des deux amants. Comme le mariage de sa fille avec le proscrit n'entraînait nullement dans ses vues, elle se gardait bien d'en rien faire, et en femme prudente autant qu'expérimentée, elle attendait que le temps et l'absence eussent produit leurs résultats ordinaires.

Maria fut donc frappée d'un indicible étonnement, lorsqu'un jour sa mère en regardant la gondole qui fixait l'attention mystérieuse de la jeune fille, se prit à sourire avec cette indulgence maternelle dont l'éloquente expression n'a guère besoin de commentaires. Maria laissa tomber son ouvrage de ses mains ; un nouveau sourire de la signora fit cesser toute incertitude, et l'aimable enfant courut se jeter dans les bras de sa mère pour y cacher la rougeur qui couvrait son visage. Puis les deux femmes dirigèrent de nouveau leurs regards vers la nacelle, et un second embrassement compléta l'explication.

La signora fit de sa fenêtre le signal par lequel on appelle ordinairement les gondoliers en station. D'abord le canot de Giuseppe de-

meura quelques instants immobile, car son patron n'osait interpréter en sa faveur ce signal inespéré. Mais comme la signora le répétait, Giuseppe, qui ne voyait aucune autre gondole près de la sienne, donna quelques coups d'aviron qui l'approchèrent de la maison de la signora Bariletta. Presque au même instant, deux femmes masquées, suivant la coutume vénitienne, mais que Giuseppe reconnut aisément, sortirent de la maison et montèrent dans la gondole.

“ Au Broglio, ” (1), dit celle qui paraissait la plus âgée.

Giuseppe ramait en silence avec sa vigueur ordinaire, mais ses yeux étincelaient d'impatience, sa poitrine se gonflait comme pour soulever un poids énorme, et les coups inégaux de son aviron précipitaient l'avant de la gondole sur les vagues avec une vélocité saccadée qui excitait l'hilarité des gondoliers qui croisaient Giuseppe, et parfois l'inquiétude des deux femmes.

Lorsqu'on fut près du Broglio, la signora Bariletta s'avança vers Giuseppe avec cette gravité majestueuse que donne la confiance d'un immense pouvoir. Elle allait rendre le bonheur à un infortuné, changer d'un seul mot une vie misérable en un avenir de joie et d'amour. L'excellente femme, bien qu'elle eût rejeté longtemps la pensée de cette union, se sentait heureuse elle-même et profondément émue de la félicité que ses paroles allaient faire naître.

Quand la digne matrone eut fait connaître en peu de mots au pauvre gondolier que les rêves d'amour et d'espérance qu'il n'avait jamais caressés dans son imagination que comme de consolantes chimères allaient se réaliser, Giuseppe resta interdit et parut insensible au bonheur qui s'offrait à lui. C'est que le bonheur était, pour cet homme persécuté, pour ce cœur flétri et depuis longtemps résigné à toutes les souffrances, une chose impossible à comprendre.

Semblable à l'aveugle qui, recevant le bienfait de la lumière, ne reconnaît pas d'abord les

objets qu'il avait rêvés dans les ténèbres de son infirmité, et dont les yeux, éblouis à l'aspect des gloires de la nature, se ferment pour dérober leur faiblesse à la clarté qui les inonde, Giuseppe, le regard fixe et la main sur son cœur, interrogeait les premiers mouvements de sa nouvelle existence ; puis succombant à la violence des transports qui tourbillonnaient dans son âme, il s'assit et se prit à pleurer silencieusement.

La signora fit un signe à sa fille, et toutes deux se placèrent aux côtés de l'heureux Giuseppe, soulevant ses robustes mains qui pendaient inertes et séchant par de doux regards les larmes qui ruisselaient sur les joues de cet homme que le malheur avait trouvé de fer. Prés d'une heure s'écoula sans qu'une seule parole fût échangée ; heure sublime et délicieuse qui déroula tout un poème d'amour passionné, de consolations saintes, de promesses brûlantes et d'aveux ineffables.

De retour du Rialto, Giuseppe accompagna dans sa maison la signora Bariletta. Ce n'était plus cet inconnu détesté, maudit, cet homme au regard sombre et de mauvais augure dont le seul aspect inspirait l'effroi, et qui pendant les longues soirées de l'hiver, faisait le sujet de lugubres histoires dans les cabanes des gondoliers. C'était un homme jeune, au maintien grave, à l'œil fier, aux formes énergiques et gracieuses. C'était le meilleur des fils, racontant avec une noble simplicité les malheurs qui s'étaient appesantis sur sa famille et sur lui. La signora Bariletta n'avait jamais cru Giuseppe coupable du meurtre dont on l'avait calomnieusement accusé ; mais elle avait partagé, sans trop savoir pourquoi, la terreur qu'il inspirait généralement. Elle était heureuse de sa surprise en voyant cette transformation inattendue, et elle disait à chaque instant : —

“ Qui pouvait croire que Giuseppe fut un tel homme ? ” La douce Maria, qui souriait de l'étonnement de sa mère, lui répondit tacitement :

“ Moi, je l'avais deviné. ”

La résolution de la signora Bariletta était le fruit d'une combinaison qui faisait honneur à sa

(1) Promenade des nobles.

sentiments d'humanité autant qu'à son amour maternel. Elle était convaincue que Giuseppe était le gondolier qui lui avait sauvé la vie au péril de la sienne ; que lui seul, par conséquent, pouvait l'aider à rendre une mère à l'enfant confié à ses soins et à délivrer peut-être cette malheureuse dame d'une affreuse tyrannie. Cet appui, la matrone se l'assurait en couronnant les plus chers désirs de Giuseppe, et elle faisait en même temps le bonheur de sa fille. Peut-être aussi l'espérance vague et lointaine de quelque riche récompense vint-elle influencer la détermination de la respectable signora. Dans les pensées les plus pures il y a toujours quelque alliage d'égoïsme dont il serait par trop décourageant d'approfondir l'importance.

Le lendemain de ce jour, au moment où les deux amants se livraient ensemble, en présence de la bonne mère, à ces délicieuses conversations muettes où l'amour parle son plus doux langage, la signora commença l'explication de sa conduite. Elle apprit à sa fille toutes les particularités de la nuit mystérieuse où elle avait couru de si terribles dangers, et elle lui déclara qu'elle devait la vie à son fiancé.

Tandis qu'elle parlait, le visage de Giuseppe s'assombrissait, les muscles de son front rapprochaient ses deux épais sourcils, et ses joues se couvraient d'une pâleur livide.

« La malédiction de saint Marc me poursuivra-t-elle toujours ? s'écria le gondolier d'une voix éclatante en se tordant les mains avec une sorte de douleur frénétique, et le sort ne m'a-t-il fait connaître un instant le bonheur que pour rendre mon désastre plus complet ! — Mais, continuait-il avec cet accent passionné des hommes de son pays, je prends les saints et les anges à témoin de l'imprudence de cette femme, qui va se perdre sans que je sois pour rien dans sa ruine. Elle ne sait pas qu'un œil terrible veille sans jamais se fermer sur ses actions et sur les miennes ; elle ne sait pas que la moindre indiscretion, que la plus légère tentative hostile au vieillard qu'elle connaît, peut lui coûter la vie et me conduire au supplice. Mais moi, qui apprécie le pouvoir de

cet homme implacable, je proteste contre les projets de la signora, et je serai fidèle à mon serment pour la protéger contre elle-même ! »

Puis Giuseppe sortit désespéré, laissant la signora Bariletta interdite et la pauvre Maria tout en larmes.

Lorsque la matrone, un peu troublée par cette violente sortie, eut repris l'équilibre de sa raison, elle se livra pendant quelques minutes à de graves et silencieuses méditations.

« Les hommes, pensa-t-elle judicieusement, sont de grands enfants qui n'ont de courage que contre un danger positif ; un péril chimérique rend l'homme le plus brave pusillanime et couard. Contre de telles appréhensions, la persévérance d'une femme ne recule pas, elle marche à son but ; son énergie morale méprise la menace et triomphe des obstacles qui bouleversent l'imagination des hommes.

La signora Bariletta consola sa fille, changea ses batteries de direction, et s'en fût trouver Giuseppe qui, assis sur l'arrière de sa gondole dans le Rialto, semblait en proie à de sombres pensées.

« Giuseppe, dit la signora d'un ton digne et solennel, vous êtes un brave enfant de Venise, et je ne me repens pas de vous avoir choisi pour le mari de ma fille. Un serment est un serment, après tout ; et, puisque vous avez assez de courage pour préférer la fidélité que vous devez à votre à tout le bonheur qui se présente à vous, je dois croire que vous n'observerez pas avec moins de persévérance les promesses qui vous engageront bientôt à Maria. Ainsi, mon garçon, vous êtes le maître de votre secret, et j'agirai sans votre assistance pour arriver à mes fins relativement à l'innocente créature qui m'est confiée et à sa malheureuse mère.

— Signora, répondit le gondolier en développant sa noble stature et en portant avec fierté sa belle tête en arrière, je me montrerai digne de votre générosité, en ajournant le bonheur que vous me proposez, jusqu'au moment où je serai sûr que ma vie m'appartient. Les démarches que vous allez risquer se seront pa

tellement secrètes qu'elles ne puissent éveiller la défiance de celui dont les yeux ne se ferment jamais. Peut-être épargnera-t-il votre existence, en considération de l'impuissance où vous êtes de lui nuire ; mais s'il apprend que j'ai enfreint ses ordres en travaillant à votre salut, au lieu de vous perdre comme il le désirait, il brisera le rebelle instrument de ses volontés.—Dieu m'est témoin, ajouta Giuseppe en levant ses regards mélancoliques vers le ciel, que je ne vous accuse pas de ma perte. Le bonheur qui m'attachait à la vie est encore trop récent pour que ses liens ne soient pas faciles à rompre. Je regardais cette félicité promise comme un songe, et je ne murmurerai point contre mon sort ; mais je veux subir tout seul la destinée que vous me préparez. J'aime mieux que Maria me regrette comme son fiancé, que de lui laisser pour présent de nocce le desespoir d'un veuvage anticipé. »

En disant ces mots le gondolier s'assit, croisa les bras, et son maintien exprima tout d'un coup l'impassibilité la plus absolue. La signora Bariletti s'efforça vainement de renouer le protocole de leur traité ; — Giuseppe se renferma dans un silence obstiné, et parut à peine s'apercevoir du départ de la sage-femme.

Cependant, la respectable praticienne, aussi courageuse à sa manière que l'intrépide gondolier, n'admettait point la pensée de renoncer à ses projets. Plusieurs considérations entretenaient sa confiance : il était naturel de supposer que l'auteur inconnu de ce drame réel, la croyant morte ainsi que l'enfant, ne devait concevoir aucune défiance de ce côté. L'obscurité de la condition d'une simple prolétaire devait aussi protéger ses démarches ; et elle comptait enfin, pour arriver à son but sans compromettre Giuseppe, sur l'adresse dont son sexe fait parfois vanité et sur la sagacité dont la bonne dame était plus particulièrement pourvue.

La signora suspendit, en conséquence, les occupations de son laborieux métier, et elle se mit à parcourir en tous sens les quartiers habités

par la noblesse, cherchant aux angles des demeures patriciennes la trace de la mutilation fortuite qu'elle avait fait subir à la madone du débarcadère.

Après trois jours entiers de recherches inutiles sa persévérance commençait à se lasser, lorsqu'un soir sa gondole rencontra celle de Giuseppe. Le passager qui était assis sur la proue de cette barque était couvert d'un simple manteau, et sa figure était cachée, suivant l'usage, sous un masque de velours noir. Cet homme paraissait de petite taille, et ses mouvements annonçaient une vivacité qui n'appartient qu'à la jeunesse. La signora Bariletti, qui elle-même était masquée, donna l'ordre à son gondolier de suivre le canot de Giuseppe, mais de loin et sans affectation, pour ne pas éveiller ses soupçons. Je ne sais quel vague pressentiment avertissait la sage-femme que Giuseppe se rendait avec son passager vers le palais mystérieux qui portait une marque de sa main.

Ce que trois jours de recherches pénibles n'avaient pu obtenir, le hasard l'offrit en un instant. La gondole de Giuseppe s'arrêta devant une des petites ruelles qui sillonnent Venise, et qui communiquent entre elles au moyen d'une multitude de ponts dont l'aspect gêne l'effet pittoresque de ces longues avenues de maisons qui semblent se bercer dans les flots. La signora soupçonnait vaguement que le passager de Giuseppe n'avait point voulu faire arrêter sa gondole devant le palais où il avait affaire, et qu'il allait s'y rendre par les ruelles. Elle n'osait point le suivre ; mais elle se proposa d'examiner avec le plus grand soin les portiques de toutes les maisons de quelque importance qui bordaient ce canal (le canal de la Giudecca, l'un des plus larges de Venise,) quoiqu'elle en eût déjà fait l'examen dès les premiers jours de son entreprise.

En effet, au bout d'une heure d'investigations minutieuses, elle aperçut enfin, à l'entrée d'une voûte qui conduisait au palais le plus somptueux du canal, la madone au bras mutilé, qui lui indiquait le lieu où s'était accompli le mystère de cette fatale nuit. A cette vue, son cœur battit

avec violence et son émotion faillit la suffoquer ; elle crut un instant se sentir sous l'influence de ce regard terrible dont lui avait parlé Giuseppe ; mais la réflexion lui rendit un peu de calme. Elle s'assit le plus tranquillement qu'elle put sur la banquette de la gondole, en demandant au gondolier le nom des seigneurs qui habitaient ce palais. Celui-ci lui jeta nonchalamment le nom du patricien Ruberto Pavola, prince de Venise et membre du conseil des Dix.

Défier la puissance d'un pareil adversaire dans son propre palais, c'était s'attaquer au lion dans son antre. Mais de même qu'un faible insecte ose impunément s'abîmer sur les flancs du redoutable animal, l'humble matrone, enhardie par l'instinct de sa nullité sociale, considérait à peu près sans effroi ce palais qui recélait de si terribles périls.

La demeure du signor Ruberto Pavola était isolée, comme tous les bâtiments de quelque importance à Venise. Son entrée principale s'ouvrait sur le canal de la Giudecca ; mais sa façade se dessinait sur une *piazza* d'une médiocre étendue, et les murs d'un grand jardin l'entouraient des deux autres côtés. La signora supposa que si une dame habitait ce palais, elle devait, suivant la coutume, prendre le frais air de l'entrée de la nuit sur la terrasse de l'appartement d'honneur qui donnait sur la *piazza*. Ce fut, en conséquence, de ce côté que la sage-femme résolut d'établir son poste d'observation.

Pendant plusieurs soirées elle vint inutilement s'asseoir devant le balcon du palais. Enfin, comme elle allait se retirer presque découragée, une vieille femme l'aborda.

« Je suis, dit-elle, la nourrice et la duègne de la signora qui habite ce palais. Elle a remarqué depuis quelque temps votre assiduité sur cette place ; elle désire en savoir les motifs, et elle m'a donné l'ordre de vous introduire auprès d'elle.

— Sainte mère de Dieu ! murmura la sage-femme en faisant un mouvement involontaire de frayeur à la pensée de s'introduire de nouveau dans cette fatale demeure. Et le signor Ruberto Pavola !

— Cela ne concerne pas le signor Ruberto, répondit la duègne en souriant. Le noble seigneur ne descend point aux détails d'une telle surveillance. Il abandonne la signora, comme il doit le faire, à sa propre discrétion ainsi qu'à mes soins vigilants, et je pense que sa confiance n'est pas mal placée. D'ailleurs si c'est la crainte de paraître devant l'illustre seigneur, mon maître, qui vous arrête, je puis la faire cesser. Le signor Ruberto ne vient jamais de ce côté du palais qu'une fois dans la journée, et l'heure de sa visite est depuis long-temps passée.

La signora Bariletta jeta un long regard sur les étoiles qui brillaient dans le sombre azur du firmament, comme pour implorer l'assistance divine ou pour faire un dernier adieu aux choses de la vie, puis elle serra sa mante autour de ses épaules et suivit résolument la vieille femme qui l'introduisit dans le palais par une petite porte pratiquée dans les murs du jardin.

Lorsqu'elle fut en présence de la noble dame, la sage-femme reconnut aussitôt la haute taille, les mains délicates et la peau éblouissante de la jeune mère qu'elle avait assistée ; elle remarqua dans ses traits et dans son maintien une langueur qui, aux yeux expérimentés de la praticienne, sembla prendre sa source dans les souffrances d'une couche encore récente.

La jeune dame se leva en voyant entrer la signora Bariletta et se mit tout d'abord à l'examiner avec cette curiosité princière qui ne cherche pas à déguiser son indiscretion sous les dehors de la politesse. Les traits de la sage-femme semblèrent frapper ses regards pour la première fois ; puis un vague souvenir parut présenter quelques traces à sa pensée, et la belle signora tomba dans une méditation profonde.

« Bonne femme, dit-elle enfin, en mettant une pause entre chacune de ses paroles, votre figure m'est absolument inconnue, et cependant je ne sais quelle émotion elle fait naître en moi. Il me semble que je l'ai vue, dans un rêve, et quand je rapproche l'étonnement que me fait éprouver votre aspect, de la persévérance que vous mettez chaque soir à regarder les fenêtres

du palais, je ne puis me soustraire au trouble indéfinissable qui s'empare de moi. Il semble qu'un lien mystérieux vous unit à ma destinée...»

Tout d'un coup la jeune femme se frappa le front et bondit comme une lionne vers la signora Bariletta qu'elle prit dans ses bras en l'examinant de plus près avec des yeux flamboyants.

«Par le sang du Christ, s'écria-t-elle, je ne me trompe pas. Rends-moi mon enfant, maudite ! Mon enfant n'a pas perdu la vie dans les lagunes, puisque tu vis encore, toi qui l'accompagnais. Malheur à toi si tu essaies de mentir en ma présence ! qu'as-tu fait de mon enfant, dis !...»

La jeune mère, dans le délire de son impatience, s'était emparée des deux mains de la sage-femme et se courbait devant elle pour mieux interroger ses regards. Ses longs cheveux, dans le mouvement qu'elle avait fait pour se précipiter sur la signora Bariletta, avaient détaché la riche épingle qui les retenait, et ils inondaient de leurs flots noirs et luisants ses blanches épaules. La pâleur de son visage et l'éclat de ses yeux qui semblaient sortir de leur orbite lui donnaient l'aspect d'un être frappé de démence ; et, en effet, à l'idée de son enfant ressuscité pour elle du fond des lagunes où elle le croyait enseveli, la pauvre mère avait perdu tout autre sentiment que celui de l'espérance. Elle foulait aux pieds le mystère qui l'avait environné et le péril qui pouvait résulter d'une indiscretion. La sage-femme s'en souvint pour elle, et ses regards se tournèrent avec anxiété vers la duègne qui se tenait immobile devant la porte de l'appartement. La noble dame comprit ce mouvement.

«Ne crains rien, dit-elle, Uberta est une amie, je n'ai pas de secrets pour elle... Mais, par pitié femme, réponds-moi donc, ajouta-t-elle en se laissant tomber sur ses genoux, un seul mot. Mon enfant ! mon pauvre enfant vit-il encore ?»

La matrone fit un signe presque imperceptible, et à l'instant la jeune mère enivrée de bonheur s'élança sur elle, l'étreignit avec une joie fu-

rieuse et la dévora de ses baisers ; puis elle courut à la duègne, l'embrassa vingt fois avec la même violence frénétique, et sauta ensuite à travers l'appartement en tordant ses jolies mains et en poussant alternativement des sanglots, des éclats de rire et des accents inarticulés.

À la vue de ce délire maternel, les deux femmes se regardèrent silencieusement et fondirent en larmes ; car l'expression d'un sentiment passionné manque rarement d'exercer une influence qui met rapidement les âmes en rapport entre elles. La duègne s'approcha de la signora Bariletta.

«Femme, lui dit-elle à voix basse, es-tu bien sûre de ce que tu viens d'avancer ? Songe que s'il lui fallait renoncer maintenant à tant de bonheur, ce serait pour en mourir.»

— L'enfant vit, répondit tout haut la sage-femme ; je prends saint Marc à témoin de la vérité de mes paroles. L'enfant vit et il est chez moi. C'est un beau garçon, et sa santé ne laisse rien à désirer, quoique le soin de sa sûreté et de la miennne l'ait privé jusqu'à présent du lait d'une nourrice.

Le paroxysme de la jeune femme s'arrêta tout d'un coup.

«Partons, s'écria-t-elle, je veux voir mon enfant.»

— Que dites-vous, madame ? interrompit la duègne. Le signor Ruberto Pavola le permettra-t-il ? J'ai bien pu obtenir du jardinier la permission de faire entrer cette femme dans le palais, et il la laissera sortir de même sans difficulté ; mais, pour ce qui vous concerne, il ne faut pas y compter. Pello a des ordres sévères, et vous savez comme moi qu'il n'est pas homme à les enfreindre.

Pendant que la nourrice parlait, la réflexion faisait par degrés succéder dans le cœur de la mère le découragement à la joie. Elle songeait à la difficulté de s'éloigner du palais, où elle était en quelque sorte retenue prisonnière ; puis les motifs de cette reclusion lui revenaient à l'âme, et les desseins du signor Ruberto Pavola apparaissaient devant ses souvenirs pour élever

une barrière formidable entre elle, et son enfant.

Mais qui peut arrêter l'essor de la tendresse maternelle, et quels obstacles, l'adresse d'une femme ne surmonte-t-elle pas quand elle est stimulée par le plus ardent de tous les désirs, celui d'embrasser un fils bien-aimé ?

Une heure n'était pas écoulée que la jeune dame, accompagnée de sa nourrice, était sortie du palais sous la mante de la sage-femme. Quant à la signora Bariletta, elle avait été reconduite sans mystère, par la duègne, à travers les grands appartements, et par la porte principale. Les trois femmes s'étaient réunies sur la piazza, et quelques instants après, la jeune mère était près du berceau de son enfant.

L'histoire de cette dame était loin d'offrir en réalité toute l'horreur que faisait supposer le mystère de sa vie et les ordres terribles du seigneur Pavola.

Anina de Montenero, fille d'un comte napolitain et orpheline dès son enfance, était la nièce et la pupille du seigneur Ruberto Pavola ; sa fortune plutôt que sa beauté avait inspiré au noble sénateur le désir de lui donner son nom ; mais les projets du vieillard s'étaient brisés contre un obstacle qu'il était plus facile de prévoir que de prévenir. Anina, qui vivait en recluse dans le palais de son oncle, mais qui cependant l'accompagnait quelquefois dans les graves réunions de la vieille noblesse vénitienne, avait rencontré dans le monde un jeune capitaine des galères de l'état, qui, par sa valeur, plus que par l'éclat de son nom et de sa fortune, avait mérité l'estime et la confiance des gouvernants.

Ce jeune homme, aussi aimable qu'ardent et impétueux, avait su toucher le cœur d'Anina, et malgré la surveillance dont elle était l'objet, les deux amis avaient trouvé les moyens de se procurer de secrètes entrevues. L'inexpérience d'Anina, la vivacité de son amour, rendaient une faute presque inévitable ; pour la réparer, le capitaine Ferdinando

Celini demanda au seigneur Ruberto Pavola la main de sa nièce.

Le téméraire jeune homme n'obtint même pas de réponse ; mais dès le lendemain il reçut un commandement supérieur pour une expédition que la république dirigeait vers l'île de Crète. Vainement Anina s'efforça de modifier les dispositions de son oncle à l'égard de son amant ; la résolution du vieillard demeura inébranlable. Comme il n'avait en vue que la fortune de sa pupille, son avarice lui fermait les yeux sur l'amour qu'elle avait pour un autre, et quand aux suites de son égarement, il savait comment en faire disparaître le témoignage à tous les yeux.

Pendant ce temps, Ferdinando privé des nouvelles de sa maîtresse, ignorant le résultat de la faiblesse d'Anina et par conséquent la naissance, ainsi que la mort, supposée, de son enfant, se couvrait de lauriers, dans l'espérance d'effacer à force de gloire la distance qui le séparait de sa noble amie.

Le lendemain même du jour où Anina s'était enfuie du palais de Ruberto Pavola, Giuseppe se présenta devant la signora Bariletta.

« Signora, dit-il avec un accent de franchise et de bonne humeur qui contrasta singulièrement avec l'habitude de ses traits ordinairement graves et mélancoliques, vous avez visé juste, le coup a été bien frappé ; la jolie colombe a pris son vol, et l'orfraie a perdu sa piste. Le seigneur Ruberto n'a point arrêté ses soupçons sur vous qu'il croit morte, ni sur moi qu'il suppose fidèle ; mais si vous avez su éviter les serres du vautour, prenez garde aux griffes du lion ailé de Saint-Marc, et souvenez-vous que le patron est membre du Conseil des Dix. Il pense que sa nièce est allée rejoindre le capitaine Ferdinando dont la galère est en station devant l'île de Crète ; il vient d'envoyer un émissaire chargé d'éclaircir les moindres démarches du jeune capitaine, et en même temps il lui a fait expédier l'ordre de revenir sur-le-champ à Venise où l'appellent de nouvelles fonctions.

« Or, j'entrevois maintenant les moyens de tirer parti de l'erreur où est tombé l'excellence. Que la comtesse Anna se tienne soigneusement cachée jusqu'à l'arrivée du capitaine, et qu'alors elle n'hésite pas à se mettre sous la protection du Conseil des Trois, en lui déclarant qu'elle entend dénoncer à leur tribunal un crime dont le seigneur son oncle se serait rendu coupable, tant envers elle que contre la république. Cette démarche lui assurera sur-le-champ le redoutable appui d'une autorité devant laquelle tremble le doge lui-même ; puis, quand le conseil l'interrogera, qu'elle invoque alors sans crainte mon témoignage et le vôtre. La puissance de mon patron n'osera s'attaquer à nous du moment où nous aurons obtenu la garantie de leurs excellences, et le seigneur Ruberto, loin d'être désormais dangereux pour les autres, sera bien heureux lui-même s'il peut éviter l'exil et la confiscation de ses biens. »

Les conseils de Giuseppe étaient empreints d'une sagacité remarquable ; ils achevèrent de lui concilier l'estime de la sage-femme ; la comtesse Anna, pleine de reconnaissance pour celui qui avait conservé les jours de son fils, déclara que, si elle échappait, grâce à la protection du gondolier, au péril qui la menaçait encore, son plus cher désir serait d'assurer le bonheur de cet homme généreux et celui de sa fiancée.

En attendant l'arrivée de Ferdinando, il fut décidé qu'on suivrait à la lettre l'avis de Giuseppe. En conséquence, la jeune comtesse quitta ses somptueux vêtements pour se couvrir des simples atours de sa compagne. Et comme il eût été impossible à la sage-femme de cacher la présence d'une étrangère dans sa maison, Anna fut présentée au voisinage comme une parente qui était venue recevoir ses soins, ne pouvant les réclamer dans le village qu'elle habitait près de Venise.

La jeune dame, pour aider à la vraisemblance de cet innocent mensonge, prit gaiement sa part des travaux du ménage, et les cares-

ses, qu'elle prodiguait sans contrainte à son enfant compensaient largement les privations qui lui imposait son séjour dans l'humble maison de sa libératrice.

Lorsque Ferdinando fut arrivé, les confédérés tinrent ensemble un conseil solennel. Les femmes étaient d'avis de faire avertir sur-le-champ le capitaine des événements qui étaient survenus en son absence, en lui faisant connaître l'asile où se cachaient les objets de son amour. Mais le prudent Giuseppe rappela énergiquement la surveillance qui entourait Ferdinando et qui ne pouvait manquer de surprendre toutes les communications qui lui seraient faites ainsi que les démarches qui en seraient nécessairement le résultat. Il fit remarquer que la conduite de Ferdinando, abandonné à lui-même, devait naturellement provoquer au soupçonneux vieillard que le capitaine n'avait pu prendre aucune part à l'enlèvement de sa nièce. L'avis de Giuseppe prévalut une seconde fois.

Dès le soir même, la déclaration d'Anna au Conseil des Trois fut déposée dans la gueule du lion de Saint-Marc (1).

III.

Le gouvernement qui régissait autrefois Venise a été trop souvent décrit par les historiens et par les romaneiers pour qu'il soit nécessaire d'entrer ici dans de nouveaux détails à ce sujet. On sait que de tous temps il existait au sein de cette ville, si fière de son indépendance, un pouvoir mystérieux confié à des hommes qui vivaient en société avec les autres, entourés des liens ordinaires de la vie, et qui, dans l'exercice des fonctions secrètes dont ils étaient investis, obéissaient à l'influence d'une doctrine politique dont l'égoïsme et la cruauté surpassaient tous les abus de l'oligarchie la plus tyrannique.

Ce pouvoir, qui n'aurait pu être confié

[1] C'est dans la gueule du lion de Saint-Marc que les habitants de Venise déposaient pendant la nuit leurs lettres et suppliques aux gouvernants.

sans danger qu'à des mains pures et épurées; et qui, au contraire, était donné au hasard de la naissance et au caprice d'une boule rouge ou noire, devenait d'autant plus redoutable qu'il se réunissait sur un plus petit nombre de têtes.

Ainsi la puissance et les privilèges du grand nombre des patriciens réunis en sénat, concentraient leur force d'action dans un comité qui en était en quelque sorte la quintessence et qu'on appelait le Conseil des Trois cents. Mais, dans un gouvernement qui a luettait une politique aussi compliquée que celle de Venise, il érit impossible qu'une pareille réunion d'individus pût conduire les affaires de l'Etat avec la promptitude et la discrétion nécessaires.

Un second choix concentra entre les mains de dix sénateurs le pouvoir exécutif dont une aristocratie défiante n'osait investir le chef titulaire de l'Etat. Puis, lorsqu'avec le temps la situation précaire de la république au dehors et au dedans exigea, comme conséquence nécessaire de la fausseté de ses principes, une innovation qui devint la plus redoutable des politiques, on reconnut la nécessité de confier une autorité periclieuse, mais absolue et sans aucune responsabilité, à un corps beaucoup plus restreint encore, qu'on nomma le Conseil des Trois. Les membres de ce redoutable triumvirat étaient choisis par le sort, de manière à ce que les dix sénateurs votants ignorassent le résultat de leur scrutin dont le dépouillement était fait par quelques-uns des officiers les plus dévoués à la république et qui servaient de secrétaires au Conseil des Trois. Ce conseil s'assemblait mystérieusement; ses arrêts étaient sans appel et ils étaient exécutés avec la promptitude de la foudre, sans que l'autorité du doge lui-même pût interposer entre des juges et les condamnés.

La dénonciation de la signora Anna fut communiquée au conseil par l'un des secrétaires. La plaignante, tout en invoquant les privilèges de son rang, ne fit pas connaître ni son nom, ni celui du sénateur qu'elle accusait; elle

se contentait de désigner le crime et demandait à s'en expliquer devant le conseil.

Tandis que le secrétaire donnait lecture de cette accusation, dont le titre de la plaignante et le rang de l'accusé faisaient une affaire de la plus haute importance, les figures graves et sévères des trois juges ne laissèrent voir aucun signe de mécontentement ou de curiosité. Un silence glacé succéda, comme de coutume, à la communication du secrétaire; celui des trois sénateurs qui remplissait les fonctions de président n'éleva la voix pour émettre sa propre opinion sur l'affaire soumise au tribunal que lorsqu'il se fut écoulé un assez long espace de temps pour que chaque membre eût assis son jugement.

Le sénateur rappela à ses collègues que, si tous les enfants de Venise avaient indistinctement droit à la haute protection du conseil des Trois, à plus forte raison une dame de naissance illustre devait être admise à faire valoir ses griefs contre un des princes de l'Etat, dit-il être le doge lui-même. En conséquence le juge proposait à ses collègues d'expédier à l'instant au signor Ferdinando Celini, capitaine de la milice affectée à la garde du doge et du sénat, l'ordre d'aller chercher, avec quelques soldats d'élite, la noble signora qui réclamait la protection du conseil, afin que l'emploi des sbires dans cette circonstance n'effrayât pas inutilement la jeune et illustre dame.

Cet avis, qui devait nécessairement entraîner la perte du signor Ruberto Pavola, prévalut; il fut décidé à l'unanimité que la plaignante était dès ce moment sous la protection immédiate du conseil, et que le seigneur Ferdinando serait chargé d'aller offrir une garde d'honneur à la comtesse pour la conduire dans l'un des appartements du palais ducal.

Or, le sénateur qui avait provoqué cette décision n'était autre que le signor Ruberto Pavola lui-même. Et ce serait une erreur de croire que le perfide vieillard n'eût point deviné quel était l'auteur de la plainte. Aucun indice, si ce n'est l'énonciation du crime, ne lui désignait

Anina ; et en était assez cependant pour lui révéler tous les dangers qu'il courait.

Un autre que Ruberto eût tenté de détourner l'orage, en essayant de faire mettre la dénonciation au néant ; mais, soit que le vieux sénateur, en véritable noble de Venise, préférât à sa propre sûreté l'accomplissement de ses devoirs comme président du conseil des Trois ; soit qu'il craignit qu'une simple opposition de sa part n'éclairât ses soupçonneux collègues, il n'hésita pas un moment à se condamner en quelque sorte lui-même.

Deux heures après cette séance, le gondolier Giuseppe, mandé secrètement au palais Pavola, avait enfoncé l'éperon de sa gondole dans l'une des anfractuosités pratiquées pour cet usage sous la voûte du débarcadère.

Giuseppe fut admis à l'instant devant le vieux patricien qui s'occupait alors à émonder tranquillement l'un des arbustes qui tapisaient la serre chaude voisine de ses appartements.

« Giuseppe, dit-il en attachant sur les traits du gondolier le regard fascinateur de ses yeux ternes et vitrés, j'ai plusieurs fois mis à l'épreuve ton dévouement et la discrétion ; si j'ai différé jusqu'à ce jour de récompenser tes services comme il convient à ma générosité de le faire, c'est que j'en attendais encore un de toi qui doit surpasser tous les autres et qui décuilera les témoignages de ma reconnaissance. — Tu es investi, continua-t-il, en lui présentant un parchemin où pendait le sceau de la république, des fonctions de gondolier patron au service de l'Etat, et dès ce soir tu seras chargé d'une mission importante. Je n'ai pas besoin de le dire qu'il ne t'appartient pas d'en contrôler l'objet, et que ton obéissance doit être entièrement passive. »

Giuseppe s'inclina respectueusement, le sénateur reprit la parole.

« Un officier accompagné de deux soldats a été chargé d'aller chercher une dame pour la conduire devant le Conseil des Trois. Tu les transporteras à l'endroit qui te sera désigné.

D'officier a reçu l'ordre de placer la dame dans le pavillon de la gondole et de t'en remettre la clef pendant tout le temps du trajet, afin que la noble inconnue n'ait de communication avec personne. Veille à ce que ces dispositions du conseil soient fidèlement exécutées... Puis, écoute bien ceci ; au retour, il est possible que tu rencontres dans la Giudecca une gondole plus grande que la tienne et dépourvue de fanal à sa proue. Quelles que soient les manœuvres de cette embarcation, garde-toi de t'opposer par des manœuvres contraires aux desseins de son équipage, car elle sera montée par un envoyé du conseil des Trois. Comporte-toi dans cette circonstance avec le discernement que tu as montré jusqu'aujourd'hui, et tu n'auras plus à t'inquiéter de ton avenir.

Giuseppe, en remarquant le geste significatif qui accompagna ces paroles, pencha tête une seconde fois en signe d'assentiment respectueux, et se retira.

Sous la voûte du palais était amarrée une gondole de la république d'une forme légère et montée de deux rameurs seulement. L'un des valets des sénateurs, qui avait accompagné Giuseppe, lui dit d'en prendre la direction et d'aller s'installer en vue du palais ducal, pour attendre les ordres qui devaient lui être donnés ultérieurement.

Au commencement de la nuit, un officier suivi de deux soldats se présenta pour entrer dans cette gondole. C'était Ferdinando.

« Cette embarcation est bien faible pour porter un aussi grand nombre d'hommes, dit le capitaine avec humeur en relisant les ordres dont il s'était muni. Il y a quelque erreur peut-être. — Patron, comment vous nommez-vous ? »

— Ne craignez rien, reprit le gondolier après avoir décliné son nom. La barque est petite, il est vrai, eu égard à son équipage et à l'importance de la mission que nous allons remplir ; mais, avec l'aide de Dieu, nous en viendrons à bout. Rappelez-vous seulement que nous avons peut-être d'autres dangers à craindre que ceux dont nous menace l'exiguïté de la gondole.

Les mousquets de vos soldats sont-ils chargés ? — Occupez-vous de ce qui vous concerne, monsieur, dit l'officier en s'asseyant à la proue avec une insouciance affectée. Je connais mon devoir, et je sais ce que j'ai à faire pour l'exécuter."

Giuseppe fit le signal du départ, et la nacelle, poussée en avant par les vigoureux efforts de ses deux rameurs, fendit avec vitesse les flots de l'Adriatique, malgré la pesanteur de son chargement. Le patron lui fit exécuter à l'instant même plusieurs voltes qui firent bouillonner l'eau des lagunes jusqu'au bord de la nacelle.

— Que signifie cette manœuvre ? s'écria l'officier qui était plus ému qu'il ne voulait le paraître de la témérité du gondolier ; ce n'est point ici le moment de faire de semblables évolutions. Marchons droit et vite, car nous sommes pressés.

— J'ai, ne vous déplaise, mes devoirs à continuer aussi, répliqua Giuseppe en souriant. Mais ne prenez aucun ombrage de ma conduite et soyez convaincu que mes efforts tendent au même but que les vôtres, quoique vous ne connaissiez guère mieux celui de votre mission que ces deux rameurs qui s'évertuent dans ce moment pour gagner leur salaire."

Ferdinando, mécontent de la conduite et des manières du patron, se sentit le désir de rappeler ce personnage subalterne à la modestie de sa condition. Mais comme il se trouvait, ainsi que lui dans ce moment, sous les ordres immédiats du conseil suprême, il réfléchit à la bizarrerie dont les chefs de l'Etat donnaient chaque jour mille témoignages pour arriver aux fins de leur politique astucieuse, et l'idée que Giuseppe n'était point en réalité ce qu'il paraissait être, vint effleurer son esprit.

— Chargez vos carabines, dit-il après un moment de silence aux deux soldats qui se tenaient debout de chaque côté du pavillon fermé de la gondole, et n'hésitez pas à faire feu sur mon commandement ; quand même, ajouta-t-il avec quelque dédain en montrant Giuseppe,

je vous désignerais le patron de cette gondole."

Giuseppe fit un signe de tête approbatif.

La nacelle ne tarda pas à s'arrêter devant la demeure de signora Barilletta. L'officier consulta de la nouvelle ses instructions, et lorsqu'il se fût assuré qu'il ne se trompait point de maison, il descendit avec l'un des soldats sur le petit escalier qui conduisait au vestibule. Ferdinando, introduit dans la chambre de la sage-femme, trouva la comtesse Anna maquillée et couverte d'une mante dont les plis ne permettaient point aux formes et aux vêtements de trahir l'âge ou la condition de celle qui était ainsi déguisée.

— Est-ce vous, madame, dit le capitaine en s'inclinant, qui avez réclamé l'auguste patronage du conseil des Trois ?"

La dame baissa la tête sans rien dire, et comme Ferdinando lui offrait son bras, Anna, en acceptant cet appui, ne put se défendre d'un tressaillement qui sembla communicatif, car l'officier chancela sur lui-même et se retourna, plus rapidement que la politesse ne le permettait, du côté de la dame confiée à sa garde. Mais une réflexion presque aussi soudaine que ce mouvement fit expirer sur ses lèvres les paroles qui s'y pressaient déjà.

— Qui que vous soyez, madame, murmura-t-il d'une voix émue, soyez sûre de mon dévouement, et si quelque péril menaçait votre traversée, croyez que je mourrais avant qu'il vous fut fait aucune violence."

L'inconnue répondit à ces paroles par une pression presque imperceptible de la main ; un instant après elle était dans le pavillon de la gondole. Lorsqu'elle fut entrée, Ferdinando hésitait à en fermer la porte ; Giuseppe fit un signe au capitaine.

— Il me faut la clef de cette porte, dit-il.

— Je la garderai moi-même, répondit le capitaine.

— Exécutez les ordres du conseil, mon officier ; ici chacun pour soi.

— Tiens, murmura Ferdinando, en obéissant

malgré lui aux injonctions écrites dont il était chargé, mais rappelle-toi que je te surveille, et qu'un seul mouvement de ma main t'enverrait deux balles dans la tête."

Giuseppe salua le capitaine et s'assit à son poste. Au même instant la gondole vola sur le canal étroit et dangereux avec la même rapidité que si elle se fût trouvée en pleine mer. Lorsque l'espace permit au patron de manœuvrer plus à son aise, il fit un tel circuit pour éviter la rencontre des embarcations qui se croisaient sur son passage, que Ferdinando impatient crut devoir intimier l'ordre au gondolier de marcher droit devant lui.

"Nous sommes sur une gondole de l'Etat, dit-il; c'est à ceux que nous rencontrons de prendre le large pour nous laisser passer."

Dans ce moment, Giuseppe tournait le gouvernail pour entrer dans la Gindecca. Les quais offraient de toutes parts l'aspect de la solitude et sur toute l'étendue du canal, on n'apercevait à la lueur douteuse des étoiles qu'un seul esquif portant un fanal à l'éperon, suivant la coutume. Lorsque les deux canots furent en vue l'un de l'autre, la lanterne de celui qui s'avancait s'éteignit ou fut retirée.

"Voilà qui est singulier, dit Ferdinando en se levant; cette barque est de quelque importance, car elle est dirigée par huit rameurs; et ses lumières s'éteignent au moment d'une rencontre! Gouverne bien, patron, car le moindre choc nous serait fatal, et prends garde d'entrer dans les eaux de cette grande barque!"

Giuseppe ne répondit pas; mais il traversa rapidement la gondole, et d'un coup d'aviron il fit tomber à l'eau la lanterne suspendue sur sa proue.

"Préparez vos armes, dit le capitaine aux soldats; il y a de la trahison ici... Gondolier, que fais-tu? Ne distingues-tu pas cette masse noire qui se dirige droit sur nous? Tourne à bas bord, m'entends-tu, ou nous sommes coulés!... Soldats, feu sur le patron!"

Mais l'instance du péril paralysa l'obéissance des deux soldats; leurs regards étaient attachés

sur la barque dont l'équipage avait l'intention évidente de faire sombrer la petite gondole. Un cri parti du pavillon arracha Ferdinando à la stupeur.

"Ferdinando, sauvez-moi!", murmurait une voix dont les accents ne pouvaient être méconnus du jeune militaire...

Le capitaine s'élança comme la foudre sur le gondolier, qui dans l'instant même tournait la barre du gouvernail, évitant par ce mouvement subit et périlleux le choc dont la nacelle était menacée. Ferdinando, qui ne prévoyait pas cette manœuvre inattendue, perdit l'équilibre, et fût infailliblement tombé dans les flots si Giuseppe ne l'avait soutenu. Tandis que les deux hommes se tenaient en quelque sorte embrassés pour se maintenir mutuellement, les embarcations passèrent si près l'une de l'autre, que les avirons des rameurs se touchèrent et que les flots soulevés firent irruption dans la gondole.

"Insolents! cria Ferdinando aux gens de la grande barque, osez-vous bien attaquer ainsi une gondole de l'Etat?"

Aucune voix ne s'éleva sur l'esquif pour excuser son équipage; mais ses rames battant l'eau à sens contraire le rendirent immobile. Dans ce moment, un coup de carabine partit de sa proue, et le chapeau de Giuseppe, atteint d'une balle, fut emporté dans la mer. Les deux soldats ripostèrent à l'instant et avec succès, car l'homme qui venait de tirer, et dont le mousquet fumait encore, tomba en poussant un grand cri.

"Son Excellence est morte", dit un moment après, du ton de la consternation, une voix connue de Giuseppe. C'était celle du valet de chambre du signor Pavola.

"Ramez, vous autres, s'écria le gondolier; la victoire est à nous. Les coquins pourraient se raviser, et nous avons encore du chemin à faire avant d'arriver au palais Ducal."

Deux heures après cet événement, Ferdinando présentait au Conseil suprême la signora qui avait été confiée à sa garde, et lui rendait compte de sa mission. Une enquête fut ordon-

née sur cette affaire. Le capitaine, le gondolier et la sage-femme furent mis au secret et interrogés séparément ; mais leurs dépositions, qui s'accordaient de tous points entre elles, comme avec le témoignage des gondoliers et des soldats, ne laissèrent aucun doute au Conseil sur la culpabilité du signor Ruberto Pavo'a, dont la mort avait été officiellement annoncée. Ses biens furent confisqués, et la comtesse Anina fut mise sous la tutelle de la république.

Quelques mois plus tard, le roi de Naples, dans les Etats duquel étaient situés les domaines de la jeune comtesse, réclama solennellement contre cette dernière mesure. La noble orpheline quitta Venise, sous le patronage de l'ambassadeur napolitain, et avant qu'une année fût révolue, le capitaine Ferdinando Celini qui avait pris du service dans les armées du roi de Naples avec l'agrément de la république vénitienne, avait obtenu la main de celle qu'il aimait.

La signora Bariletta, ainsi que sa fille avaient suivi leur illustre amie. Le gondolier avait quitté l'aviron pour l'épée, et lorsqu'on célébra les noces de Ferdinando et d'Anina, celles de l'officier Giuseppe et de sa jolie fiancée furent accomplies dans la même solennité.

Le palais du sénateur Pavo'a existe encore aujourd'hui. La statue de la Madone, parfaitement conservée, a perpétué le souvenir des événements que nous venons de raconter ; elle

est restée en vénération parmi les gondoliers de Venise, qui la désignent sous le nom de *Madona Spugnata*.

STEPHEN DE LA MADELEINE.

VIOLETTE.

SONNET.

(Pour le Ménestrel.)

N'es-tu pas la fleur des amants ?

PARY

Ce matin je marchais en cachant une larme,
Le grameu verdissait sur le bord du chemin,—
Un œillon me fit choir... Je tombai sous ma main
Je sentis cette pleur qui croît aux champs de larme.

Modeste violette au parfum qui me charme,
Emblème d'un bonheur qui n'avait rien d'humain,
Demeure sur mon cœur, lui dis-je, et, dès demain,
Contre tous mes chagrins tu deviendras une arme !

Dans mes jours fortunés, comme en ceux des revers,
Viens pour me protéger, viens, sois mon amulette !
Que j'aime à respirer ta douce cassette !

Merci deux fois ! Suave et frivole violette !
D'abord pour l'amoureux, après pour le prêtre.
Ton nom seul a suffi pour embaumer ce vers.

B. HENRI REVOIL.

LA DUCHESSÉ D'ABRANTES

ET

LADY BLESSINGTON.

Deux astres gémeaux viennent de se lever à la fois sur l'horizon littéraire de l'Angleterre et de la France : deux femmes auteurs, qui, avant

de tenir le sceptre de la mode en littérature, et d'ouvrir un bureau de bel-sprit, ont long-tems régné comme autocrates de la beauté et du bon

ton ; aujourd'hui arbitres suprêmes de la réputation et des arts dans leurs patries respectives ; deux dames dont les salons sont devenus centre, dont les nombreux volumes sont lus avec empressement, dont la vie se partage en deux phases également glorieuses : l'une vouée à la coquetterie, à l'élégance, à la parure, à l'épigramme légère, à la plaisanterie mordante, au bonheur de briller, à celui de dominer par les avantages extérieurs et les grâces du boudoir ; l'autre consacrée à la rédaction, à l'impression, à la correction et à la révision ; à régner par l'intelligence, à séduire la postérité, ou du moins à défaut de postérité, les contemporains.

Il y a d'étranges analogies dans cette double destinée de femmes, et dans les tendances de leur esprit. L'une et l'autre sont douées de la plus prodigieuse mémoire de détails qu'un chroniqueur puisse demander à Dieu. L'une et l'autre ont été fort jolies ; veuves toutes deux, et veuves de deux mariages, qui dans leur paroxysme se sont élancés d'une fenêtre, et se sont brisé la tête sur le pavé ; elles ont attendu, pour prendre leurs diplômes de femmes auteurs, la décadence inévitable de leurs charmes. Toutes deux, causeuses élégantes, elles se sont mises à causer avec le public, qui les a complaisamment écoutées : l'une a choisi pour patron lord Byron ; l'autre, Bonaparte ; tout réunit les deux hommes les plus remarquables de notre époque. Sous l'aile de ces deux génies, et présentées par eux, elles ont donné à leur habil gracieux plus d'audace, à leur verve verbeuse plus de vivacité. Elles nous ont intéressés à mille détails obscurs de la vie privée, à mille circonstances qui n'auraient aucun prix si nous ne croyions y trouver le mot d'une énigme, la clef de ces caractères complexes, l'explication de deux hommes inexplicables. Toutes deux comprennent admirablement et commentent avec une supériorité marquée la moralité des convenances et la théorie des devoirs, tels qu'on les apprend dans le boudoir et le salon. L'aristocratie, battue sur tous les points, chassée de notre société, a en-

core aujourd'hui deux centres de défense, deux forteresses : les salons de ces deux dames. L'une et l'autre se revoltent contre les mœurs nouvelles, contre la décadence de l'ancienne courtoisie, contre l'invasion de la démocratie ; toutes deux ont le ton doux, aimable, candide ; et leurs satires les plus acérées se voilent et se drapent pour ainsi dire d'une aménité parfaite.

A ces points de ressemblance opposons des dissemblances notables. Le pur sang des Comnènes coule dans les veines de Mme la duchesse d'Abrantes ; lady Blessington n'a point d'arbre généalogique. Juuot, brave soldat, homme énergique, a converti le nom de sa famille et de ses descendants d'une illustration qui n'appartiendra jamais ni à M. Farmer, premier mari de lady Blessington, ni au lord qui l'a épousée après son veuvage.

Il faut convenir que le hasard avait servi à souhait ces deux dames, en les plaçant dans l'intimité de deux personnages aussi curieux à observer que lord Byron en Bonaparte. L'une et l'autre ont merveilleusement profité de la circonstance. La duchesse d'Abrantes, surtout, ne s'est pas contentée d'analyser Bonaparte ; de le montrer en deshabillé, en redingotte, dans ces moments d'humeur ou de caprice, dans ses audiences secrètes, dans ses tête-à-tête avec une jolie femme, dans ses puérilités. Elle a fait de ses Mémoires la seule bonne lanterne magique des mœurs privées de l'empire, le seul tableau mobile où tous les ridicules et toutes les idées, tous les costumes même, ou toutes les modes passagères de cette époque viennent se refléter. Nous ne nous plaignons pas de ce qu'il y a de frivolité, de coquetterie, de menus scandales, de petites anecdotes dans ces Mémoires. Leur mérite est dans ces détails, ils ne se guident pas jusqu'à l'histoire ; ils laissent entrevoir la grande histoire à travers leurs mille détails. « Chaque jour de ma vie est une page de mon livre, » a dit Mme d'Abrantes. Elle a répété avec esprit et avec cette teinte de personnalité qui donne un intérêt plus piquant aux récits, des choses qu'elle seule a entendues. Son immense succès était

mènte; rien de plus amusant, de plus caractéristique que ses Mémoires. Peut-être a-t-elle eu tort de ne pas borner la sa carrière littéraire; le goût de talent qu'elle a déployé et qui la classe, selon nous, au premier rang parmi les auteurs de Mémoires résulte immédiatement de sa vie, de ses souvenirs, de son existence de salon et de palais, de la vivacité et de la force avec laquelle toutes ces images passagères se sont empreintes dans sa pensée, de l'importance naturelle qu'elle y attache et de l'intérêt dramatique que ces souvenirs ont pour elle.

Lady Blessington a raconté lord Byron, comme la duchesse d'Abrantes a raconté Napoléon. Plus caustique peut-être que la duchesse, mais tout aussi habituée au babil léger des salons, il faut l'entendre, environnée des notabilités de l'Angleterre, deviser sur tout et sur rien, decrire les *conversazioni* de Rome, les salons de *Saint-James-Square*, et même les petites réunions érudites et poétiques de l'Irlande, sa patrie. Avec quel goût, quelle humeur piquante, elle saisit tous les ridicules, elle les fait ressortir.

Aussi n'a-t-elle pas épargné lord Byron; elle est bien loin de donner au portrait de cet homme célèbre la couleur brillante que les pinceaux de la duchesse ont répandu sur celui de Napoléon. L'enthousiasme féminin de Mme d'Abrantes manque à lady Blessington, et souvent, en lisant ses admirables *Conversations*, si bien écrites, si finement, si gracieusement esquissées, on est tenté de croire qu'elle a voulu révéler au public les défauts secrets de son modèle; analyser ses faiblesses, trahir ses petits vices et non excuser ses défauts, ou donner la clef de son caractère. Toutefois cette sévérité, qui

n'a jamais rien de brutal ni de vulgaire, nous donne plus de confiance dans ses opinions; nous nous fions à elle, quand elle justifie lord Byron et qu'elle prête à ses torts et à ses travers une couleur qui les excuse. Je ne sais si dans la littérature anglaise il y a rien de plus délicatement senti que certaines pages des *Conversations de lady Blessington*. On voit que tout le cœur humain s'est ouvert à ses yeux; elle y déchiffre les mille secrets de vanité, de bizarrerie, de perversité, d'enfantillage, qui souvent échappent au philosophe et à l'auteur dramatique; elle en disèque les fibres palpitantes. La haute société de Londres pendant le commencement de ce siècle, sa pruderie affectée, ses recherches, sa fatuité, ses folies, n'ont pas de meilleur peintre. Comme la duchesse d'Abrantes, elle a eu le tort de donner des successeurs à ce charmant ouvrage. Les romans publiés par lady Blessington, depuis le succès des *Conversations*, ont été en butte à des critiques nombreuses, mais que nous ne trouvons pas injustes. Ce n'est plus la causeuse brillante, vive, féconde en folies, en impromptus, en analyse subtile du cœur et de la société. C'est la moraliste dans les salons; la prêcheuse qui ne croit pas à son sermon, et qui ne réussit point à nous convaincre.

(Revue Britannique.)

—000—

Nos abonnés de la Campagne qui n'ont pas encore payé leur abonnement sont priés de le faire au plus tôt.

La musique ne paraîtra qu'avec le quatrième numéro, en huit pages.

Imprimé et publié par

A. PLAMONDON,
S. DRAPEAU,

Rédacteurs-Propriétaires.

BUREAU, Rue du Parloir, No. 10.